

ceurs que tu peux avoir ici. Tout cela fut inutile ; ce malheureux enfant passe encore son hiver sans travailler ; et au printemps, à son grand regret, et surtout, au grand mécontentement de la mère, il part pour la pension dont il a été parlé. Ce malheureux enfant ne fit pas la plus de progrès que dans le premier collège, et ne fit même aucun effort pour se corriger de son défaut capital. Au printemps, le père le fait revenir chez lui, le prend encore à part, et lui dit du ton le plus sérieux : Mon jeune ami, je ne veux pas avoir dans ma maison un enfant qui travaille à mon déshonneur. Je te l'ai déjà dit : tout homme qui ne travaille pas, se déshonore et déshonore sa famille ; voilà pourquoi je t'ai tant exhorté au travail. Aujourd'hui, ayant épuisé tous les autres moyens, je suis décidé à te faire apprendre un métier. La seule liberté que je te laisse, est de choisir celui qui te plaira davantage. A ces mots, l'enfant tombe à genoux, demande pardon à son bon père de tout le temps perdu, et le supplie de lui faire étudier la marine. Le père lui accorda ce qu'il demandait, et ce jeune homme s'appliqua tellement à cette étude, qu'il fit dans un an, ce que les autres ne font que dans deux et trois ans. Plus tard, il monta en grade, d'année en année, et à l'âge de trente cinq ans, il était amiral. C'est alors qu'il témoigna toute sa reconnaissance à son père, et qu'il le remercia du fond de son cœur, de ce qu'il avait pris les moyens de lui faire remporter une éclatante victoire, sur son penchant à la paresse.

Honneur donc aux parents qui sont assez